



PAR PHILIPPE CLAUDEL
Écrivain et réalisateur

MONTAGNES PLURIELLES

La montée jusqu'à son petit chalet perdu offre l'occasion à Philippe Claudel de faire le point sur le rapport, « privilégié et simple » qu'il entretient avec la montagne.

La route monte depuis la vallée. Elle tourne et tourne encore. À chaque fois, je me dis qu'elle est fine et rusée et qu'elle cherche à semer ses poursuivants. Ou bien je la vois comme un animal qui se roule sur lui-même, plusieurs fois, pour enlever sa mue ancienne, vieille et usée, juste bonne à rester en bas dans la vallée déjà mangée d'ombres. Je prends mon temps. Je roule lentement. Fenêtre ouverte, quelle que soit la saison, pour respirer les odeurs des champs, des étables, des bois que je traverse, du froid ou de la sève. Je m'élève. Disparaît derrière moi un monde avec lequel je n'aurai plus aucun lien pendant quelques jours. Que j'oublierai aussi vite qu'on oublie nos premiers chagrins d'amour, alors qu'on se pense d'eux inguérissable. J'écoute les torrents. Je sens le chaud d'avril naissant. Ou la neige m'arrête car c'est la saison de la neige et la petite route disparaît sous elle. Il me faut poursuivre à pied. Je laisse ma voiture. Je me harnache comme un colporteur de l'autre siècle et je fais la trace jusqu'au petit chalet perdu.

Enfant, la montagne me faisait peur. J'étais bien trop petit, et elle m'apparaissait bien trop grande, tout à la fois écrasante et inhumaine. J'étais constamment dans la crainte que les parois rocheuses s'écroulent et

me recouvrent, et que les masses neigeuses roulent jusqu'à moi et m'effacent. Ces souvenirs remontent loin dans mon premier âge, et l'entaille de cette terreur éprouvée vers quatre ans ne m'a jamais quitté. Mais je ne sais ni comment ni pourquoi, en l'espace de quelques années seulement, ce monde qui m'effrayait a commencé à me fasciner. J'avais certes grandi, en âge et en taille, mais que sont quelques années et une poignée de centimètres au regard de la haute altitude des sommets et de leurs centaines de millions d'années ?

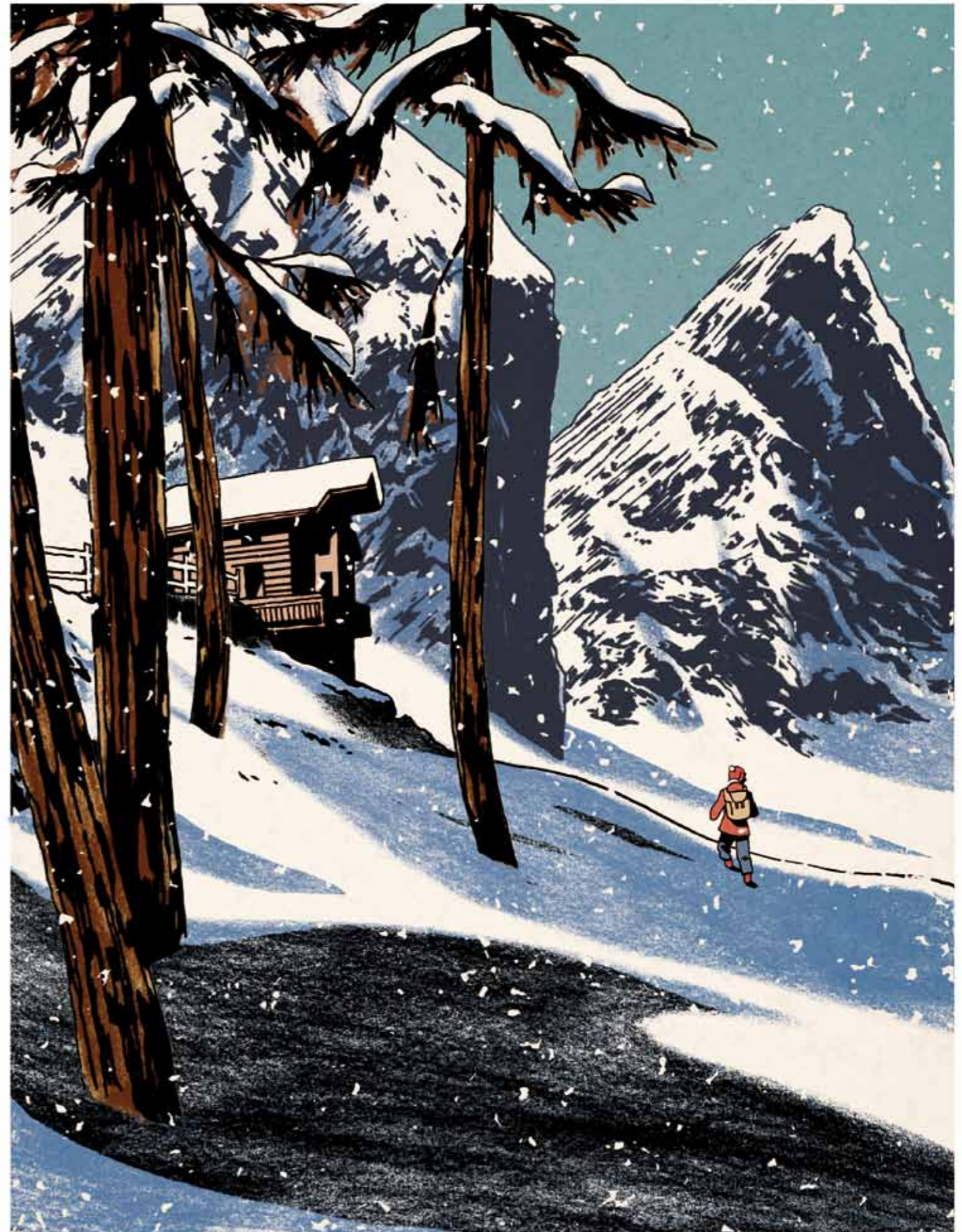
DE LA CRAINTE À L'AMOUR

Il n'empêche que tous mes sentiments se sont peu à peu retournés, au point que, fréquentant les mêmes montagnes, celles-ci ne me sont plus apparues menaçantes mais protectrices. Leur hostilité s'est changée en hospitalité. Je me suis mis à les aimer comme on aime des êtres chers, et cet amour profond, puissant, viscéral, n'a jamais faibli, bien au contraire. Je dirais même qu'il a forgé mon caractère et ma personne, au point que je ne peux vivre très longtemps loin des montagnes. Elles sont devenues, dans un double mouvement, tout à la fois une part de mon identité profonde et une

forme d'incarnation géographique de mon être intérieur.

Je suis persuadé que chaque être humain a un lieu qui lui correspond, où il pourrait vivre en se sentant en harmonie parfaite avec ce lieu, et donc avec lui-même. La vie moderne nous pousse souvent loin de ces lieux d'identité, et la plupart des hommes ne les trouvent jamais ou sont contraints de vivre loin d'eux. En éprouvant depuis mon adolescence ce rapport privilégié mais simple avec la montagne, l'intensité de la relation que j'entretiens avec elle n'a jamais faibli. Et pourtant, il me faut constater que la montagne a changé comme j'ai pu moi-même changer.

Les pays et les paysages sont à l'instar des êtres. Ils sont sujets au temps. Ils en subissent les assauts. Leurs rythmes sont certes différents et la conception de temps n'est pas à prendre dans le même sens quand on parle des hommes et quand on parle des paysages. Le temps des paysages est un temps très long et très lent, si on considère le seul impact que les météores peuvent avoir sur eux. Les pluies, les neiges, les orages, les grands soleils, les froids intenses, les vents agissent sur eux mais le plus souvent, sauf accident majeur – cataclysme, tornade, cyclone, tremblement de terre –, d'une façon qu'il



est presque impossible à enregistrer pour l'œil et la mémoire des hommes durant le temps de leur vie.

En revanche, le temps des hommes les modifie rapidement : leur économie, leurs divertissements, leurs habitudes, leur nombre pèsent sur le paysage de montagne et le travaillent. Jadis, l'homme a essarté pour gagner sur la forêt des prés et des alpages afin de nourrir ses troupeaux. Il a planté des tubercules, semé des graines qui n'avaient rien d'indigène en ces endroits. Il a dévié le cours des torrents, capté des sources, construit des maisons, des églises, des barrages, percé des tunnels, tracé des routes, des voies de chemins de fer, imaginé des téléphériques atteignant des pics que seuls les choucas visitaient, aménagé des pentes que l'on dévale skis aux pieds : la montagne que nous connaissons aujourd'hui ne ressemble plus guère à celle qu'Hannibal et son armée ont pu contempler.

Il n'y a pas matière à s'en plaindre ou à s'en réjouir. J'énonce simplement des faits. Un autre fait indubitable consisterait à dire que le paysage de montagne s'est davantage modifié depuis soixante-dix ans qu'en l'espace des deux millénaires précédents. La Terre est devenue bien petite et aucun endroit ne demeure aujourd'hui inexploré. Partout l'empreinte et l'emprise de l'homme se font sentir, et l'accroissement de la population mondiale conduit à la surfréquentation de lieux jadis simplement fréquentés, et à la fréquentation de lieux jadis infréquentés. La montagne se ressent de cela, et de façon paradoxale. Des villages artificiels ont vu le jour dans les sites sauvages afin d'offrir aux vacanciers la possibilité de skier sur des espaces immenses. Ces

COMMENT CETTE GÉOGRAPHIE DU TEMPS SUSPENDU QU'EST LA MONTAGNE ENGENDRE-T-ELLE DE TELS DÉSIRES DE TRAVERSÉES AU PAS DE COURSE?

stations, avec leurs équipements et leurs infrastructures, créent des villes à demi fantomatiques dont la morte-saison exhibe les carcasses souvent disgracieuses. Dans le même mouvement, des hameaux séculaires se sont vidés de leurs habitants que les conditions difficiles d'existence dans des zones reculées ont épuisés et qui aspiraient à un mode de vie plus confortable promu par la société de consommation. Dans le meilleur des cas, ces fermes abandonnées ont été rachetées, restaurées et sont devenues des villégiatures. On passe à côté de leurs volets clos dix mois sur douze. Dans le pire des cas, ne subsistent d'elles que des ruines où poussent la ronce et le sorbier à travers les toits effondrés.

BAVANTES ÉVANOUIES

Bien des alpages qui ne sont plus pâturés redeviennent buissonneux en quelques années : l'aulne, l'ortie, le genévrier et l'églantier dévorent la bonne herbe. Bientôt elle n'est plus qu'un souvenir et, avec elle, le son des clarines et les sifflements du berger. Je connais aussi, dans les pays de moyenne montagne comme les Vosges, de petites vallées dont le fond, jadis occupé par de beaux prés gras, est aujourd'hui étouffé par les sapinières. Leurs arbres viennent jusqu'aux berges de la rivière qui roule là ses eaux vives et froides mais de plus en plus acides, au point que sa faune et sa flore s'en trouvent modifiées. Le difficile métier de paysan, que beaucoup ont abandonné, et la perspective, qui s'est révélée illusoire, de profit à court terme dans le commerce du bois, expliquent cela.



Mais rien n'est donné jamais, dans les mouvements que je décris, et ce qui peut se vérifier ici se contredit là, tant la montagne reste diverse dans ses approches et ses visages. Ce qui me frappe aussi, c'est le changement qui s'est opéré dans l'usage ludique que nous en faisons. Lorsque j'ai commencé à la fin de mon adolescence à pratiquer l'alpinisme, les notions d'effort, d'endurance, d'engagement participaient pleinement au plaisir et à l'attrait de ce sport. Nous ne pouvions imaginer une course si elle n'était précédée d'une longue marche d'approche, d'une soirée en refuge, d'une nuit agitée, d'un départ dans la nuit, et d'une journée intense où les heures ne seraient pas comptées. Il n'était pas rare de partir pour plusieurs jours, portant de très lourds sacs, avec l'intention de ne pas redescendre dans la vallée mais d'aller d'un refuge à l'autre afin d'enchaîner plusieurs ascensions. Bref, nous recherchions ce qui

CHACUN EST LIBRE DE VIVRE SA MONTAGNE COMME IL L'ENTEND. C'EST CELA QUI M'IMPORTE, LA LIBERTÉ VIVE, NEUVE, INHÉRENTE À CET ESPACE.

s'appelait alors les bavantes. Mon plaisir était indissociable de la coupure que cette pratique sportive opérait dans ma vie : je quittais le monde d'en bas – avec ses normes, ses coutumes, ses codes vestimentaires, sa nourriture – pour le monde d'en haut, qui avait ses lois propres. Et je quittais une vie de confort engourdissant où tout était fait pour me préserver et me dispenser de tout effort et danger, pour affronter des épreuves qui procuraient souffrances, blessures, traumatismes parfois même, à mon corps. Je crois que la haute montagne me permettait, en plus des séductions et vertiges qu'elle donnait à mon âme aventurière et rêveuse, de me souvenir que j'avais un corps, et que j'étais capable, avec ce corps, de mesurer le monde et de me mesurer à lui.

Aujourd'hui, je reste dans le même état d'esprit et je suis surpris de voir que la plupart de mes contemporains, à l'image de leur époque, privilégient la recherche d'une satisfaction rapide et immédiate. On part le matin par la première benne d'un téléphérique, on fait une course brève, dont le niveau technique peut être extrêmement difficile, on est de retour en fin d'après-midi dans la vallée où l'on peut boire une bière à la terrasse d'un café.

Ces dernières années, j'ai fait nombre de courses qu'on qualifie de classiques dans lesquelles, il y a trente ans, il fallait patienter à chaque relais tant les cordées étaient nombreuses : nous y étions désormais seuls, et c'était délicieux. Ces beaux itinéraires, longs, techniquement peu soutenus mais qui nécessitent un vrai sens de la montagne car rien n'est fléché ni équipé, ne charment plus grand monde. Sans même évoquer

la haute montagne, il me semble que la pratique de la randonnée s'est modifiée. Quand j'avais quinze ans, partir pour une semaine ou deux, avec tente et nourriture, constituait une expérience extraordinaire. Entre Beaufortain et pays du Mont-Blanc, nous allions sur les sentiers, contournions les névés, dormions à l'abri de murets d'anciennes bergeries, faisons du feu, montions les tentes. Ces jours avaient le goût violent du serpolet mâché, de l'eau fraîche des ruisseaux, du lait acheté à l'alpage, et l'odeur des braises et de la sueur qui culottait nos vêtements de laine. Nous étions jeunes, neufs, sales, émerveillés.

LE GOÛT DU RETRAIT

Je me revois debout sur un rocher, face aux Dômes de Miage lointains et étincelants, ouvrant large les bras, ivre d'un sentiment de liberté, d'infini et de puissance, et fermant soudain les yeux pour plus encore ancrer dans mon cerveau la vision de ce monde immense et troublant. J'ai ri, bien des années plus tard, en voyant Leonardo DiCaprio hurlant à la proue du Titanic « *I am the king of the world!* » dans le film de James Cameron. Je connaissais. Je reconnaissais.

Je ne croise plus guère de groupes de randonneurs lourdement harnachés. Mais peut-être ne fréquenté-je pas les bons sentiers. J'ai désormais le goût du retrait et du secret. Et il n'est pas difficile de trouver des promenades où les seuls êtres vivants que nous rencontrerons seront dans la forêt les chevreuils et les becs-croisés et un peu plus haut les chamois,

les marmottes et les aigles. Aujourd'hui, beaucoup fréquentent la montagne en la traversant, léger et au pas de course. Le succès des trails de l'extrême ne cesse de m'étonner. Je me demande comment et pourquoi ce monde d'immobilité et de lenteur extrême, cette géographie du temps suspendu qu'est la montagne, a engendré de tels désirs. J'y vois une fois encore une forme de l'orgueil humain, qui cherche de force à rapetisser ce qui le domine et l'écrase. Mais peut-être suis-je dans le faux. Et quoi qu'il en soit, je ne me permettrais pas de juger. Chacun est libre de vivre sa montagne comme il l'entend. Et c'est cela qui m'importe, la liberté inhérente à cet espace, liberté vive, liberté neuve, et qui peut s'adapter à chacun de nos désirs.

Le soir tombe devant le chalet où j'ai fini par arriver. J'ai fait fuir un renard et dérangé un couple d'hermines qui apparaissent et disparaissent, comme des mirages électriques, dans le tas de bois au pied du grand pommier nu. J'ai bourré la cheminée de copeaux de mélèze, puis j'ai posé sur les braises deux bûches d'un hêtre que j'ai débité deux ans plus tôt. J'ai ouvert une bouteille de fumin que des amis du val d'Aoste m'ont offerte tantôt. Et puis je suis sorti dans le crépuscule qui laisse choir sur les crêtes une cendre rose. La neige là-haut, où le soleil encore dispense sa lumière, prend soudain des teintes de sorbet. Je bois une gorgée de ce beau vin fort et allume un Krumme, un de ces petits cigarillos suisses torsadés et légers. Je suis bien. Là. Je deviens le personnage d'un tableau de Caspar David Friedrich. Je pense aux artistes qui ont dit la montagne ou l'ont peinte, Rousseau, Hodler, Shelley, Saussure, Ruskin et, plus près de nous, les voix amies de Primo Levi, de Rigoni Stern, de Paolo Cognetti. Je pense à eux car la montagne que j'aime est tout à la fois réelle et littéraire, matérielle et décantée. Elle se touche, se fréquente et se rêve. Et les épreuves qu'elle nous offre jamais ne finissent, et jamais ne lassent. ■